

## Chapitre 1

### Retour vers le passé

Les mains crispées sur le volant, après 200 kilomètres d'auto-route qui se sont déroulés uniformément, Agnès vient d'atteindre le plateau du Larzac au relief chaotique. Afin de rompre la monotonie du parcours et pour lutter contre la somnolence, son imagination débordante vient à son secours et lui suggère des cavaliers au galop qui surgissent de derrière un amas rocheux à la poursuite d'Indiens au visage bariolé de signes de guerre. Elle croit entendre le bruit des sabots des chevaux qui effleurent le sol dans leur envolée majestueuse et se prend à appuyer un peu plus sur le champignon pour suivre leur cadence. Soudain un panneau de limitation de vitesse la ramène à la réalité : non, elle n'est pas sur un site de tournage au Far-West mais dans le sud du Massif Central. Les rochers aux formes fantasmagoriques, caractéristiques de cette région, auxquels succèdent de vastes étendues désertiques, la plupart incultes, rappellent à sa mémoire les milliers de jeunes venus de toutes parts de l'hexagone pour s'opposer au projet d'extension du camp militaire du Larzac. « Cette terre a déchaîné les passions », se dit-elle. En remontant plus loin dans le temps, elle pense aux Croisés se rendant à Jérusalem à travers ces immensités, soumis à la chaleur estivale et aux froids rigoureux de l'hiver afin de délivrer le tombeau du Christ. Que de mois de souffrance, que de morts laissés sur le trajet avant d'arriver au but ! Combien y parvinrent ? Elle imagine leur troupe hagarde, affamée, vêtue de haillons, bravant le vent soufflant sur le plateau, encadrés par les Hospitaliers qui ont laissé

des traces dans les villages fortifiés. Que de tourments éprouvés par ces pauvres gens crédules que l'on manipulait facilement au nom de leur croyance ! Hélas ! Les reportages à la télé présentent de semblables situations encore de nos jours.

L'imposant viaduc de Millau, dont la construction a mis fin à de sérieux embouteillages, n'est pas loin. Elle le voit ainsi qu'un grand vaisseau dont les mâts se dressent dans le bleu du ciel toutes voiles dehors et qui s'élance gracieusement pour franchir d'un bond la vallée du Tarn qu'elle devine à travers l'écran brise-vent en plexiglas. La nostalgie l'envahit quand les haubans disparaissent dans le rétroviseur, une page de sa vie se tourne tandis que débute un nouveau chapitre qui la ramène vers le passé.

Avec appréhension, elle quitte l'autoroute synonyme de civilisation, de vie trépidante, en empruntant la départementale qui va la conduire à sa destination rurale dans ce qu'on dit être la France profonde. Un troupeau de brebis qui se désaltère dans une lavogne, retenue d'eau artificielle en forme de bassin, annonce l'arrivée au pays du Roquefort, le fromage des Dieux. Elle se remet en mémoire le rocher du Combalou qui abrite les caves naturelles où est affiné le célèbre fromage et qu'elle a visitées autrefois avec ses parents. Après les vastes étendues monotones, la route se faufile entre monticules et vallées où se succèdent forêts et verts pâturages. Des ruisseaux, enjambés par d'antiques ponts de pierres, ont attiré des hommes qui fondèrent leur village à proximité de l'eau qui donne la vie. À présent, les virages qui s'enchaînent sans interruption exigent l'attention soutenue de la conductrice afin d'éviter une sortie de route sur les feuilles qui la rendent glissante. Tortueuse à souhait, elle suit les contournements du relief tourmenté où les teintes de verts sont innombrables, conséquence d'un été pluvieux qui empêcha l'herbe de jaunir. Cependant, le feuillage prend déjà ses belles couleurs automnales et les chênes se dorent tandis, qu'au sommet des monts, la végétation roussit. Elle rêve déjà de balade en forêt, ses pieds foulant les feuilles mortes à la recherche de champignons et s'en réjouit. Mais un peu plus loin sur le bord de la route, un

chasseur, fusil à l'épaule, en tenue de combat, met un frein à son enthousiasme en lui rappelant que ces forêts primitives accueillent renards, sangliers, chevreuils et biches et que les promeneurs ne sont pas à l'abri d'un accident de chasse. Les châtaigniers laissent choir leurs bogues qui s'entrouvrent en déli-vrant leurs fruits mûrs que les roues des voitures réduisent en miettes sur la chaussée. Les noix commencent à tomber aussi et les buissons sont couverts de mûres noirâtres et desséchées que personne n'a osé cueillir par crainte des pesticides qui s'y déposent. Les espaces verts ne sont pas épargnés par la pollution.

Agnès a le temps d'enregistrer cela, tout en ne quittant pas la route des yeux. Cette végétation, à laquelle la citadine n'est pas habituée, donne le tournis. Aucune âme qui vive dans ce désert où la nature règne en maîtresse ! Mais, contre toute attente, voilà qu'un panneau annonce un village au détour d'une courbe. Elle ne l'avait pas vu venir de loin, encastré entre deux collines. La route le traverse de part en part, parallèle au cours d'eau bordé de maisons de pierres en grès couleur ocre sombre qui doivent dater de plusieurs siècles. Agnès a limité sa vitesse pour éviter des poules égarées sur l'asphalte et ce ralentissement l'autorise à observer le décor. Des escaliers extérieurs mènent à l'étage supérieur des maisons sous un lourd toit de lauzes. Des balcons, en fer forgé dévoré par la rouille, témoignent d'une vie éteinte depuis des décennies. Elle imagine, jadis, les jeunes filles, brochant des mouchoirs à l'abri des regards indiscrets, derrière les persiennes à demi ouvertes pour garder la fraîcheur des pièces. Une girouette en forme de coq, s'agite sous le souffle du vent qui la met en action. Au centre du village, une vieille croix de pierre érodée par l'usure, tend désespérément ses bras vers le ciel. Sur le socle, des fleurs en plastique, décolorées par la lumière, pendent lamentablement au bout de leur tige de fer. Tout respire l'authenticité. Sur le goudron, les crottes de brebis à l'odeur forte indiquent que le village n'est pas abandonné comme elle le croyait. Un vieil homme au visage ratatiné, creusé de rides profondes, assis sur un banc, tête coiffé d'un béret auquel il a donné un pli en forme de triangle sur le devant, les deux mains

appuyées sur sa canne, regarde passer la voiture d'un air indifférent. Les jeunes ont depuis longtemps déserté le village à la recherche d'un emploi à la ville voisine. Qu'est-ce qui pourrait les retenir ici ? À part la fête du village, les distractions sont rares, les commerces inexistantes, les médecins sont partis sans être remplacés, les personnes âgées dépendantes ont été placées par leurs enfants dans une maison de retraite où l'on s'occupe d'elles. Quelques vieux, encore valides, demeurent là mais pour combien de temps ? Autrefois les agriculteurs entretenaient le paysage par les travaux champêtres, les terres étaient cultivées, le matin et le soir les troupeaux traversaient le village en se rendant au pâturage, égayant les rues du carillon des sonnaillles qui pendaient à leur cou. De la petite école sortaient les enfants en bandes bruyantes et joyeuses qui donnaient la vie à ces maisons de pierres. Et puis, petit à petit, le village a sombré. Tout a débuté par la baisse du taux de natalité, qui entraîna la fermeture de l'école ; les cars de ramassage emportèrent les élèves ailleurs et, plus tard, les familles suivirent. Les agriculteurs, découragés par les intempéries, les horaires de travail qui n'en finissent pas, leur pénibilité, leur isolement, pour en fin de compte un maigre revenu, trouvèrent un emploi à la ville et, malgré eux, se résignèrent à tourner la page, d'un chapitre de leur vie faite essentiellement de contraintes, sans jour de repos, sans espoir d'avenir pour leurs enfants. Agnès a entendu parler de la désertification des zones rurales sans y prêter attention, mais la voilà à présent au cœur du problème, devant le fait accompli.

Plus loin, sur une petite place un semblant de vie autour d'une camionnette qui vend, tardivement, le pain et des produits d'épicerie. Trois femmes, d'un certain âge, attendent leur tour en devisant gaîment, ce doit être la seule distraction de la semaine avec le passage quotidien de la voiture jaune de la Poste. Agnès sent qu'on la dévisage. Par le numéro d'immatriculation de sa voiture, les femmes se rendent compte qu'elle est étrangère à ce département. Si elle faisait un arrêt, serait-elle bien accueillie ?

Quelques maisons plus loin, les prés et les bosquets de chênes ou de châtaigniers ont repris leur place de chaque côté de la route

étroite qui rend les croisements scabreux. Pourvu qu'elle ne rencontre pas de camion ! Quelle idée ont eu jadis ses grands-parents de venir s'installer dans cette région qui paraît hors du monde et hors du temps ?

Elle met la radio qui diffuse une douce musique classique. Cependant, elle ne peut s'empêcher de penser à la ville qu'elle vient de quitter définitivement. Va-t-elle la regretter ?

– Tu vas t'enterrer vivante dans un désert sans culture, avaient dit ses collègues, reste donc parmi nous.

– J'ai décidé de tourner la page, ma décision est sans appel, avait-elle répondu.

Une ville de banlieue où le béton règne en maître, certes sans cachet, aux tours multiples se tendant vers le ciel, mais à proximité du centre de la ville de Lyon. Elle a vécu dans l'une d'elles avec ses parents qui exerçaient leur métier d'enseignant. Elle se sentait à l'aise dans les allées multiples où elle avait grandi sans se demander comment retrouver l'appartement car on l'accompagnait. Elle était habituée aux espaces verts créés de toute pièce, aux arbres bien alignés, aux massifs de fleurs aux couleurs harmonieusement assorties, aux plans d'eau où des cygnes évoluaient avec grâce et majesté, aux pelouses régulièrement tondues où les sportifs faisaient leur jogging. C'est là qu'elle se rendait régulièrement avec sa mère pour s'oxygéner en échappant au béton. Rien de comparable avec la nature qu'elle parcourt en ce moment, où les plantes ont poussé librement sans l'intervention d'un paysagiste. Elle s'était accoutumée au bruit, au ronronnement des voitures, à l'air pollué des tuyaux d'échappement, à la foule qui se presse sur les trottoirs et qui marche droit devant vers un but imaginaire, aux passants qui se bousculent allant d'un pas pressé, suivant leur trajectoire, tandis que d'autres courent derrière un bus qui démarre. Ces gens, qui vivent solitaires dans une marée humaine qui les emporte vers leur destin, partaient au travail dès l'aube et, après une heure de bus, de métro, regagnaient leur poste. Ils rentraient tard le soir, fatigués de leur journée. Dans l'immeuble, personne ne connais-

sait ses proches voisins. Les locataires prenaient ensemble l'ascenseur ou montaient l'escalier sans se dire un mot, seul un hochement de tête et rentraient chez eux l'air bourru pour couper court à toute tentative de rapprochement. Elle se souvient de l'un d'eux, au quatrième étage, qui avait tenté de se suicider en ouvrant le gaz. Quand les pompiers sont venus le chercher sur un brancard, personne ne se préoccupa qu'il soit mort ou vivant. Les gens disaient qu'ils l'avaient échappé belle car l'immeuble aurait pu sauter. Ils maudissaient le geste de la victime qui avait porté atteinte à leur sécurité, sans esprit de compassion.

Les locataires de la tour, d'origines diverses et de conditions modestes, désireux de garantir leur intimité faisaient preuve de tolérance et n'intervenaient pas dans les problèmes des voisins. Pourtant, leur indifférence était feinte, Agnès en fit le constat en aménageant dans son appartement. Son maigre salaire avait autorisé l'achat d'une R5 d'occasion dont les sièges, à la housse déchirée, n'étaient pas engageants. Quand elle stationnait le week-end et qu'une goutte d'huile tachait le sol, les voisins, inquiets, savaient lui en faire la remarque. Ils craignaient une fuite d'essence et redoutaient un incendie. En effet à quelques temps de là, avant son arrivée, trois véhicules avaient brûlé sur le parking par la faute de jeunes fumeurs qui avaient jeté négligemment leur mégots sur un sol imbibé d'essence. Alors, elle comprit que, sous un air impassible, ils n'étaient pas insensibles aux faits et gestes des voisins.

Les dernières années, les nouveaux arrivants tentèrent un rapprochement en organisant, au pied de l'immeuble, le repas des voisins. Les familles d'origine maghrébine furent volontaires, elles aiment le contact, mais les autres se montrèrent réticentes. En effet, ceux qui protégeaient leur intimité craignirent de voir leur appartement envahi en se familiarisant avec leurs proches.

Les distractions ne manquaient pas aux citadins : cinéma, théâtre, musée, le lèche-vitrine et, quand on ne trouve rien d'autre à faire, s'attabler à la terrasse d'un bar pour observer les

allers et venues des passants en sirotant un verre. Effrayés par la solitude, ils étaient heureux de plonger dans un bain de foule du matin au soir. Agnès délaissait souvent sa voiture au profit des transports en commun. Aux heures de pointe, debout, un bras levé cramponné à la barre d'appui, pressée comme un citron par des corps étrangers qui suivaient les mouvements d'ondulation du véhicule, elle regardait les gens avec méfiance, redoutant les mains baladeuses anonymes sur les parties charnues de son anatomie et surtout depuis qu'on lui avait subtilisé son porte-monnaie enfoui dans le fond de sa poche. Elle avait pu revenir chez elle grâce à une collègue qui lui avait avancé le prix du ticket. Depuis, elle se plaçait à proximité du conducteur, qu'elle considérait en ange protecteur. Elle aimait croiser son regard avec le sien dans le rétroviseur pour attirer son attention et se sentait en sécurité. Dans la rue, elle imitait les passants en marchant la mine renfrognée, les yeux baissés. Elle passait, sans les voir, devant les clochards allongés sur le bord des trottoirs, contaminée à son tour par le mépris et l'inhumanité.

Après les pickpockets la petite citadine avait connu l'injustice, le soir où elle avait retrouvé son appartement vidé par des cambrioleurs. Les policiers chargés de faire le constat avaient déclaré :

– C'est toujours la même bande qui opère dans le quartier.

– Alors je vais pouvoir récupérer mes affaires puisque vous connaissez les malfaiteurs ?

– Ce n'est pas aussi simple, dirent-ils en s'en allant, il faudrait les prendre sur le fait.

Elle avait multiplié vainement les démarches pour récupérer son tourne-disque, son ordinateur, quelques bijoux de pacotille auxquels elle tenait. Alors qu'elle débutait dans la vie, elle se rendait compte que le vol par effraction n'était pas puni et qu'aucun moyen quel qu'il soit ne pouvait l'en préserver.

Un autre exemple d'incivilité lui fut narré par une amie dont les parents avaient loué leur appartement à un couple de jeunes.

En peu de temps, ils saccagèrent les lieux, arrachant les tapisseries, maculant les murs d'horribles tags, cassant les vitres des fenêtres et les boîtes à lettres des voisins. Malgré les plaintes lancées contre leur tapage nocturne et les nuisances diverses dans l'environnement, la police s'était montrée incompétente une fois de plus, à rétablir la paix dans l'immeuble. Les délinquants, protégés par les services sociaux, jouissaient de tous les droits, sans avoir de devoirs. Les propriétaires, impuissants à les déloger pour récupérer l'appartement dont les loyers restaient impayés, eurent recours au service d'un avocat. Après des mois d'angoisse et de révolte contre l'injustice, les jeunes furent relogés dans une HLM mais les propriétaires furent contraints, non seulement à payer la note de l'avocat qui n'avait pas su les défendre, mais également les frais d'un montant élevé de réfection de l'appartement. Depuis ils avaient décidé de ne jamais plus louer leurs biens. Non, il n'y avait pas de justice !

Tout semblait hostile dans la jungle urbaine pourtant, elle y avait passé sa jeunesse et sa carrière sans éprouver le besoin de changement de poste pour la simple raison que ses parents, l'avait ballottée ici et là en son enfance durant les périodes de vacances puisqu'ils étaient enseignants. Sa sédentarité faisait donc suite à une période d'instabilité. Elle se remémore soudain ses parents un peu farfelus, hors du commun des parents, qui l'avaient emmenée avec son frère Yann en vacances en Grèce sur l'île de Thassos, une île de la mer Egée.

Ils étaient partis avec un petit-cousin, Jean-Pierre âgé de 16 ans, un grand gaillard heureux de parcourir le monde, puis Agnès et son frère. Pourquoi le choix de cette île peu connue des circuits touristiques ? Tout simplement parce qu'ils y avaient fait une étape l'année précédente. Séduits par son calme, loin de la foule des touristes qui se précipitent sur Mykonos, ils avaient l'espoir d'un séjour de tranquillité absolue. Après une heure de passage en bac où leur voiture était la seule, ils firent le tour de l'île afin de choisir l'endroit le plus désert. Ce ne fut pas difficile. Les tentes furent dressées sur une plage vide, presque contre une haie de cactus la seule trace de végétation. La Taunus fut



déchargée de son contenu : bateau pneumatique, moteur, accessoires de plage, tentes et matériel de camping. Son père, Michel avait décidé de vivre en Robinson, de pêche et de chasse uniquement, pour ne point dépenser et tester la situation des naufragés arrivant sur une île déserte ; une expérience survie en quelque sorte, imposée à tous. Avec la carabine, ils tuaient de petits oiseaux, le harpon, les cannes à pêche fournissaient les produits de la mer. Les enfants insouciantes, sachant qu'ils ne manqueraient de rien de toute façon, profitaient des plaisirs de la baignade. Édith et Jean Pierre pêchaient de minuscules poissons tandis que Michel, plus audacieux était parvenu à capturer un poulpe avec son fusil harpon. Édith fit la grimace, peu disposée à cuire les tentacules à ventouses, alors ils décidèrent de se rendre au village de pêcheurs où le patron d'un petit bar restaurant accepta le poulpe en échange d'un plat de riz et d'une compote pour chacun des cinq convives. C'était honnête et ainsi chaque jour, ils lui apportèrent les produits de leur pêche en échange du privilège de s'attabler au restaurant. Restaurant, un bien grand mot pour qualifier quatre murs blanchis, surmontés d'un toit de tôle ondulée avec deux ou trois tables sur le devant. Inutile de commander car, la nuit venue, lorsqu'ils arrivaient le serveur apportait invariablement le riz et la « composta ».

Au départ, les enfants montaient sur un manège, un vieux manège de chevaux de bois que le propriétaire mettait en mouvement à la force des bras.

Cependant, après une semaine de farniente, chacun, sans l'avouer aux autres commençait à trouver le temps long. Premiers signes avant coureurs, Édith qui se levait la nuit afin de vérifier si le niveau de la mer ne montait pas. Elle aurait souhaité que la tente ne soit pas dressée aussi près du bord. Avec une torche électrique JP et Michel éclairaient le sable et marquaient des repères afin de dissiper son inquiétude.

Le clapotement des vagues l'angoissait, tandis que Michel trouvait lassante la capture des poulpes et que JP était impatient de voir du pays. Seuls les deux enfants auraient bien aimé rester

là à faire des châteaux de sable. Aucun n'osait se décider à montrer aux autres le désir de bouger lorsqu'une occasion se présentait.

Un matin, un autochtone, qu'ils avaient vu venir avec inquiétude, s'arrêta près de leurs tentes. Il les salua rapidement mais ce n'était pas une visite de courtoisie qui l'amenaient. Il semblait soucieux et tentait de leur expliquer quelque chose. En gesticulant, il désignait les cactus de son index puis montrait le blanc de ses yeux en joignant les deux mains sous sa joue comme s'il s'endormait. Il recommença plusieurs fois cette mimique que JP comprit :

– Il veut nous dire qu'il y a un danger dans les cactus, un danger mortel.

En effet, sous le cactus, l'homme leur fit remarquer une sorte de crevette jaune, transparente.

– Un scorpion ! s'écria Michel.

– Regardez s'ils ne sont pas rentrés dans la tente, moi j'ai trop peur dit Édith en frissonnant.

– Ne restez pas là les enfants, s'écria JP qui s'introduisait avec précaution sous la toile. Il sortit les sacs de couchage et tout ce qui se trouvait à l'intérieur. Édith l'entendit taper sur quelque chose avec sa sandale.

– N'aie pas peur ce n'est qu'une araignée, lança-t-il à Édith.

En songeant au pire, ils remercièrent chaleureusement l'homme qui les avait prévenus. Décidément, depuis une semaine, la providence veillait sur eux. Ils rangèrent leurs affaires dans le coffre en examinant chaque pièce avec précaution. Les sacs de couchage furent soigneusement inspectés ainsi que les toiles de tente. Ils commençaient à comprendre pourquoi l'endroit était désert.